

« RACINES », une novella de Frédéric Ohlen (suite)

## **UN VOYAGE AU CŒUR DU PAYS NATAL...**

*Lire « Racines », le nouveau roman de Frédéric Ohlen, c'est faire, dès les premières pages, une escapade inattendue dans le ciel de Vénus, là où les hommes ont créé naguère des milliers de Cités volantes, des villes suspendues à d'énormes ballons gonflés d'un mélange azote-oxygène. C'est faire aussi, en quelques courts chapitres, grâce aux extraits d'un mystérieux journal de bord, qui sert de guide au narrateur, une sorte de voyage dans le temps et un véritable tour du pays.*

*On y découvre, en premier lieu, un aéroport de La Tontouta rebâti par les « bioconstructeurs ». L'aérogare de verre et de béton a été, apparemment, remplacée par un... banian géant ! Mais attention... Gare au vertige pour les voyageurs en transit ! On y revisite, juste après, les savanes de la côte ouest, des zones miraculeusement épargnées après les feux de brousse. On n'oublie pas d'oser un pèlerinage jusqu'à la Fédération des Œuvres laïques (F.O.L.), seul site en hauteur qui aurait échappé au dernier tsunami, là où l'on a entreposé, pour les sauver, les précieuses collections de la bibliothèque Bernheim. On y côtoie enfin les anciennes sources thermales (La Crouen et la baie du Carénage), des eaux souterraines dotées d'incontestables pouvoirs de guérison...*

*Carlos, le jeune homme envoyé sur place par son grand-père pour y retrouver ses racines, parcourt en cyborg obéissant ces divers paysages. Il n'est pas au bout de ses révélations ni de ses surprises en foulant ainsi, pas à pas, la Terre des origines...*

### **- EXTRAIT n° 1 (page 14) : DES RACINES ET DES AILES...**

*« L'aéroport de La Tontouta, dont l'origine remonte aux premiers vols motorisés, s'était modernisé : plus de piste d'atterrissage, plus d'aérogare pour réceptionner les passagers, plus de douaniers revêches pour fouiller vos bagages. Le bâtiment disgracieux, qui mêlait jadis verre et métal, s'était mué en arbre, un banian à croissance rapide qui, sous l'impulsion des bioconstructeurs, avait pris l'ampleur souhaitée. Avec un résultat, disons... moyennement harmonieux et une ergonomie qui posait problème. Les voyageurs sujets au vertige ou les visiteurs daltoniens, tous ceux dont le cerveau ne percevait pas le vert et ses dérivés, ceux dont le cœur aussi redoutait les abîmes étaient confrontés aux pires difficultés. Ils devaient être accompagnés de guides assermentés pour les rassurer au milieu des lianes et des toboggans, ou pour leur lire, dans la langue de leur choix, les indications parfois contradictoires que diffusait le terminal. »*

### **- EXTRAIT n° 2 (pages 14-15) : FEU ET SOLEIL...**

*« Les niaoulis qui peuplent les savanes calédoniennes sont des merveilles d'adaptation. Servie en infusion, leur écorce finement broyée se révèle souveraine contre les courbatures et les rhumatismes. Et puis leurs peaux multiples leur permettent de résister aux sécheresses. Les incendies en vain les consomment. Leur taux de reviviscence est élevé. En dix jours, on peut observer à la base des troncs, noyée dans les racines, la couleur tendre des repousses. »*

« [...] Conséquence de l'isolement, ces terres ont longtemps évolué sans contamination. Elles furent considérées durant des lustres comme des paradis sanitaires, des asiles où la vie pouvait s'épanouir sans contrainte, avec un endémisme qui ravissait les chercheurs. N'était-ce pas d'ailleurs pour eux, quels qu'ils soient, scientifiques en goguette ou missionnaires chrétiens, le summum : donner son nom, non pas à quelqu'un en particulier, mais à l'intégralité d'une espèce ? »

**- EXTRAIT n° 3 (page 20) : LA F.O.L... UN CONSERVATOIRE ?**

« La F.O.L. a connu, à une certaine époque, son heure de gloire. Ne subsiste plus grand-chose aujourd'hui du bâtiment flambant neuf qui accueillait naguère les cocktails, les projections, les expositions. Tatouée-gravée de tags et de graphs, la salle principale menace ruine. Même le bitume du parking est défoncé. Énorme avantage, en dehors de son vaste panorama, sa position en hauteur qui la met temporairement à l'abri du risque de submersion. Surtout si l'on réalise qu'en dehors des Archives, nombre de sites sensibles, comme la bibliothèque Bernheim ou les musées, sont à plus ou moins long terme menacés du fait de leur implantation près des côtes. Il faudrait prévoir un plan d'évacuation d'urgence pour sauver notre patrimoine et notre mémoire. Nos responsables, déjà en hibernation profonde ou a minima climatosceptiques, pourraient reprendre à leur compte – et cette fois, au sens propre – la célèbre formule de Louis XV : Après nous, le Déluge ! »

**- EXTRAIT n° 4 (pages 36-37) : ÉLOGE DE LA BALNÉOTHÉRAPIE...**

« À la fin des années 60, juste avant le premier bond spatial, les praticiens les plus en vue soignaient fort mal les plus fidèles serviteurs de l'État. Le genre de ronds-de-cuir zélés qui se faisait bien voir de son administration en allant travailler même le dimanche. Ceux-là étaient habituellement victimes de surmenage. En dehors de la classique cure de repos ou de vitamines, rares étaient les docteurs à prescrire à leurs patients des médecines douces. Mais attention, en matière de comportement, pas d'axiome intangible. À toute règle et à tout énoncé sa périphérie. Ses terrains vagues. Sa zone d'exclusion.

« Il y avait par exemple cet ancien broussard, poète à ses heures et propriétaire à Ponérihouen. L'homme, fin connaisseur de la pharmacopée kanak, ne jurait que par la salsepareille, un excellent stimulateur du sang. Certains thérapeutes plus officiels, inspirés aussi par les secrets des sorciers océaniens, exigeaient de leurs clients qu'ils se retirent à La Crouen, près de Canala. Là, un célèbre établissement, aussi modeste qu'efficace, invitait ces fonctionnaires à se plonger dans des eaux chaudes et sulfureuses aux vertus extraordinaires. Des baignoires en émail blanc, reliées directement à la source, accueillaien les corps souffreteux privés d'énergie. Des chefs de service, victimes du devoir, qui n'avaient plus goût à rien.

« Les ignorants et les ricaneurs, les sceptiques et les mécréants, les esprits prompts à juger et à condamner, ceux qui avaient connu la ruée de l'or vert et les premières fusées, familiers des affaires et du Progrès humain, ne croyaient guère en ces remèdes de bonne femme. Pourtant, moi qui ne suis pas à classer nécessairement parmi les naïfs ou les fous, moi qui vomissais, par une sorte de réflexe puissamment salvateur, les crédules et les intéressés, j'ai bien, j'en puis jurer, assisté sur place à de quasi-résurrections.

« Ce n'était pas un acte de foi, comme à Lourdes ou à Fatima. Le long trajet souterrain des courants, au contact des roches brûlantes et des volcans endormis, leur conférait peut-être un

*magnétisme singulier. La chimie très particulière de ces fonts, toxique à bien des égards, les molles fumerolles qui signaient la présence des bassins n'expliquaient pas ces brusques regains, ce surcroît de vigueur qui se manifestait chez les plus atteints. Les Aînés, eux, ne s'étonnaient pas. Durant des siècles, les guerriers rescapés des plus durs combats, ceux qui, ivres de coups, ne tenaient plus debout, se glissaient discrètement dans ces nappes, y macéraient des jours pour ensuite se remettre à marcher et se dresser parmi les vivants. »*

**- EXTRAIT n° 5 (page 38) : LA BAIE DU CARÉNAGE : UNE OASIS....**

*« À mi-pente, des trous à peine visibles, percés au pic dans le gâteau rude des latérites. Les terriers effondrés des derniers cobaleurs. En dessous, si l'on descend l'extrémité sud de la Grande Terre, là où la mer révèle en hiver le souffle des baleines à bosse, se trouve un petit village. Rien de spectaculaire. Des villas en tôle où séjournent des figures de la SLN, une berge de pierre bâtie par les bagnards, de noirs parpaings de la Pénitenciaire dispersés par les flots, un mur où se déploient les serpentines racines d'un ficus.*

*« Si l'on boucle le tour des côtes, on tombe plus loin sur la baie dite du Carénage. Une anse peu profonde où affluent des résurgences sous-marines. Les navires imprudents ne manquent pas d'y racler leur quille. Zone ô combien fascinante que cette oasis du bout du monde. Un lieu béni à la fois fécond et fertile. En activant la production de plancton, en favorisant les pontes et la présence des juvéniles l'endroit attire la vie. Plusieurs espèces se disputent le site. Raies et requins notamment s'y livrent une lutte sans merci. Rassurez-vous. Pour nous, randonneurs amateurs, rien à craindre de ces attaques qui hésitent entre chasse et danse. Une gymnastique toujours plaisante à regarder. Les sauts des pastenagues valent bien ceux des cétacés.*

*« Sur la rive, des mains anonymes ont aménagé un espace rectangulaire, une tranchée pareille à celles qu'on trouve plus haut, avec vue sur la rivière, comme un rêve de fondation, une tentative avortée de construire, en rase campagne, un refuge. Sauf qu'ici la cavité est pleine, remplie à ras bord par la sueur des sources. S'il se fiche des précédents occupants, s'il ne s'effraie pas trop des dépôts ni des traces, le marcheur fourbu, repu de soleil, paressera dans ces eaux laiteuses pour se détendre. Le pouvoir régénérateur de ces fosses n'est plus à prouver. »*